

Chapitre 1

L'homme s'était endormi sur son établi. Un flacon de Whisky renversé gouttait sur le sol jonché de boîtes de conserves vides et de détritiques divers dont beaucoup de cadavres de bouteilles. La pièce n'était pas très grande. Ce devait sans doute être une chambre aménagée en atelier. Un fauteuil roulant gisait abandonné dans un coin, couvert de poussière et de vêtements.

L'homme ronflait maintenant. Des soubresauts l'agitaient dans son sommeil mauvais. Une barbe déjà presque blanche mangeait une partie de son visage et ses cheveux commençaient à se faire plus rares au sommet de son crâne. Il n'avait pas encore cinquante ans mais donnait l'impression d'en avoir dix de plus.

L'année 2013 c'était achevée comme elle avait commencée : dans le chaos et l'incertitude. La nouvelle année ne semblait pas devoir être meilleure que la précédente et tout le monde s'accordait à dire qu'il serait difficile qu'elle soit pire. Tout le monde ça fait beaucoup de personnes, du plus illustre au plus crétin, tous, tous ces gens se trompaient.

2014 ne fut pas la pire année de l'humanité, elle fut la dernière pour des millions de gens.

Bien qu'il soit endormi par un abus d'alcool qui n'avait aucun lien avec le nouvel an.

S'était-il seulement rendu compte que l'année avait changée ?

Il avait avalé quantité de morphine, ce qui lui ôtait ses souvenirs immédiats. Souvent il oubliait ce qu'il faisait ou disait à cause de ses médicaments antalgiques.

Il gardait pourtant dans sa mémoire des pensées qu'il aurait souhaité de tout coeur oublier à jamais.

Inconsciemment, par les événements récents, il devait sentir que son quotidien sans lendemain allait s'achever d'une façon ou d'une autre.

Les cauchemars se succédaient, mêlant des pans entiers de sa vie passée à un futur incertain.

La radio était allumée et voici ce que beaucoup de gens entendirent mais ne crurent pas :

- « *Flash spécial Radio Info - Depuis hier soir plusieurs centaines de personnes affluent vers les hôpitaux du pays en présentant les mêmes symptômes : fièvre, violents maux de tête et saignements. Cela semble s'être*

déclenché spontanément, au même instant, pour des milliers de personnes. Si l'on en croit les images diffusées par nos confrères de la télévision régionale, les services d'urgence des hôpitaux ainsi que les cliniques sont littéralement pris d'assaut par des foules de gens malades. On ignore pour l'instant la...»

L'homme, au début du flash, était plongé dans son ouvrage. Progressivement, il avait arrêté de travailler et regardait la radio qu'il finit par éteindre en secouant la tête comme s'il ne croyait pas un mot de ce qu'il venait d'entendre.

Un nouveau rêve remplaça le précédent :

- « Flash Spécial : Le ministère de la santé recommande d'éviter de sortir de chez soi pour tout motif non essentiel. Cette préconisation intervient alors que les services d'urgences sont débordés aux quatre coins du globe. Les Etats-Unis ont fermé depuis hier leurs frontières, la loi martiale a été décrétée. L'armée a été appelée en renfort pour sécuriser les grandes agglomérations, où les pillards semblent chaque jour plus nombreux. En France, hier soir avant de prendre part à une réunion de crise à l'Elysée, le Premier Ministre a déclaré au micro de Radio Info :

- Il n'y a aucune raison de céder à la panique. Monsieur le Ministre de l'Intérieur a demandé aux forces de l'ordre de tout faire pour éviter des débordements similaires à ceux dont nous avons tous été témoins au

travers des images relayées par la télévision dans d'autres pays. Madame la Ministre de la Santé se tient informée de l'évolution de la situation auprès de nos plus grands médecins et biologistes afin de trouver rapidement un remède à l'épidémie. Je tiens aussi à signaler que les rumeurs qui circulent sur l'état de santé du Président sont infondées. Je l'ai vu encore ce matin et je peux vous assurer qu'il est parfaitement en forme et déterminé à trouver rapidement une solution à ce problème.

- En effet, repris le journaliste, le premier secrétaire du Parti Socialiste avait laissé entendre sur Twitter que le Président avait attrapé le virus. Cette information avait été démentie par l'Elysée plus tard. Le premier secrétaire était revenu sur son tweet en expliquant qu'en fait c'était le chef de cabinet du président qui avait développé la maladie mais, que, dans la panique, il avait saisi son texte trop vite. Concernant le chef de cabinet, l'information avait d'ailleurs été confirmée dans la journée par...»

La radio était silencieuse, sans doute encore un autre rêve.

L'homme prit son téléphone portable. Après quelques sonneries, il fut mis en relation avec un répondeur téléphonique. Il dit d'un air agacé :

- « Bahdja, bonjour, ça fait une semaine que j'essaye de vous joindre, je vais manquer de médicaments bientôt et ça m'inquiète. Ma jambe me fait mal et je

n'arrive pas à nettoyer la maison. Si vous n'êtes pas malade vous aussi, il faut que vous veniez ! »

Encore un autre rêve, la radio grésillait, le son était saturé de parasites.

- « *Depuis hier... on nous signale... morts qui... l'armée et la police... débordements... émeutes... ministère de la santé...* »

Les émissions radiophoniques devenaient de plus en plus inaudibles. Il prit la radio qu'il jeta avec violence sur le sol où elle explosa en morceaux. Un désordre indescriptible régnait dans la pièce. Il se leva péniblement, soufflant sous l'effet de la douleur qui lui raidissait la jambe. Il sortit une bouteille de whisky d'un tiroir. Dans le lointain on aurait dit que quelqu'un tirait un feu d'artifice.

Ses pensées s'égarèrent à nouveau :

Une femme tenait cachée derrière elle un enfant agrippé à ses jambes. Elle semblait crier mais aucun son n'était audible, c'était un cauchemar après tout, et cet absolu silence le rendait encore plus effrayant. Aux pieds de l'enfant une valise. L'homme semblait plus jeune, le visage glabre, il était vêtu avec soin. La pièce semblait meublée avec goût. L'homme criait lui aussi, en réponse à la femme. Chacun s'exprimait avec des gestes et des cris. Puis la femme ouvrit la porte et fit passer l'enfant. Elle prit la valise, sorti et claqua la porte. L'homme, à genoux pleurait.

Il se revoyait, anéanti, abasourdi. Il devait se réveiller, sortir de cet enfer qui avait été sa vie.

Lorsque son univers s'était écroulé une première fois il avait peiné à se remettre debout, à réapprendre à sourire, à vivre. Aujourd'hui le monde entier s'effondrait. Tous les souvenirs d'une vie où l'insatisfaction et les frustrations avaient progressivement remplacé les joies et les bonheurs.

La maladie qui avait lentement rongé sa vie et entraîné la rupture avec sa femme d'abord puis, quelques années plus tard, son fils qui ne souhaitait plus le voir. Il se disait que ça pourrait changer avec le temps, mais il n'avait rien fait non plus pour que la situation évolue en ce sens.

A ce moment précis, où le monde semblait avoir basculé dans le chaos et qu'il se retrouvait définitivement tout seul, il était à rien de baisser les bras. De sortir de chez lui pour y chopper cette saloperie de virus et de se laisser crever dans la rue comme un chien.

Sortir de chez lui...

Il ne le faisait plus depuis des mois. Il avait peur de tomber seul dans la rue et de hurler sa souffrance sans que personne ne daigne lui porter secours. Il se voyait mourant, les quelques passants fuyant son regard, ignorant ses appels à l'aide.

Cette phobie, son médecin avait tenté de la faire passer avec des pilules de toutes sortes, sans résultat.

- « Vous savez, lui dit le médecin, vos douleurs sont une gêne mais elles ne doivent pas vous empêcher de vivre. Si j'en crois vos derniers examens il n'y a aucun signe de dégradation.

- Mais ça ne s'améliore pas non plus, Docteur.

- Non, en effet, mais soyez positif, ne vous enfermez pas sur vous-même. Sortez, prenez l'air. Ne comptez pas uniquement sur votre auxiliaire de vie. Ne limitez pas vos sorties à vos seuls examens médicaux.

- Mais si je tombe, Docteur ? Si je tombe...

- Vous avez votre canne, un fauteuil roulant, vous n'êtes pas totalement invalide, si vous tombez vous vous relèverez. La seule chose qui vous paralyse vraiment est là, dans votre tête. »

Ignorant ces sages conseils, progressivement l'homme n'avait plus été qu'un fantôme aux yeux de son voisinage, coupant irrémédiablement les ponts avec les rares amis qu'il lui restait encore.

Vivant tous volets fermés pour ne pas voir dehors, seule sa fenêtre de toit lui apportait la lumière nécessaire. Il était devenu totalement dépendant de son aide ménagère, Bahdja, qui lui portait ses courses et ses médicaments.

Cette femme avait quelque peu changé sa vie. Comme beaucoup de ses compatriotes, il n'avait jamais eu

beaucoup de considération pour les Arabes. Il les voyait de la façon la plus caricaturale possible : fainéants, crasseux, parlant un français approximatif, vivant en communauté sans s'intégrer vraiment.

Bahdja lui avait fait prendre conscience qu'il se trompait. Elle s'occupait de lui avec attention, nettoyait du mieux qu'elle le pouvait le désordre de son appartement. Elle aimait lire et souvent ils discutaient tous deux d'un roman.

Mais elle aussi l'avait abandonné. Elle l'avait laissé seul face à la maladie, seul face au désespoir. Cette femme avait trahi la confiance qu'il lui accordait, peu importe ses raisons, elle ne valait pas mieux que les autres, il s'était bercé d'illusions, voilà tout.

Soudain ses tremblements revinrent. Il était agité de spasmes et il sentait...

- « Papa ! Papa ! Putain réveille toi, merde ! »

Il ouvrit les yeux sans comprendre. Nicolas était là devant lui et le secouait. Après cinq ans d'absence, voir débarquer chez lui son fils de vingt et un ans était pour le moins inattendu. Et l'air absolument paniqué qu'il avait n'était pas pour rassurer l'homme.

- « Nicolas ? Mais que...

- Laisse moi t'aider à te relever. On n'a pas trop de temps.

- Tu peux me dire... Mais tu es blessé !
- C'est pas mon sang, t'inquiètes.
- Comment ça tu t'es battu ?
- En quelque sorte, mais laisse, y'a plus grave. Tu sais ce qui se passe dehors ?
- Plus ou moins, mais la radio ne marche plus depuis des jours et mon aide ménagère ne s'est pas présentée depuis longtemps. Qui aurait fait l'effort de venir parler avec un infirme comme moi ? C'est dur de vivre seul, tu sais.
- Oui, papa, je sais, depuis que maman est partie tu vis seul, mais tout de même, tu as bien dû entendre les explosions, te rendre compte qu'il n'y avait plus de courant...
- Oui, bien sûr, mais avec les médicaments, tu sais je... »

Soulevant la bouteille de whisky, maintenant vide, Nicolas regarda son père d'un air de mépris.

- « C'est pas ce que tu crois, je bois depuis que je n'ai plus d'antidépresseurs. Je n'arrive pas à dormir. Je...
- Ok, ok, j'ai pas à te juger de toutes façons. Et je n'ai pas fait autant de bornes pour te faire la morale mais pour te sortir de là. Nous devons quitter cette ville au plus vite, papa.
- Attends, je n'ai pas envie de partir, qu'est-ce qui te prends...
- Je vais t'expliquer ce qui se passe dehors, peut être que tu comprendras.

- Et ta mère, elle est où ? »

Une ombre passa sur le visage de Nicolas. Furtivement il revit sa mère, crachant un flot de sang et s'effondrant sur le sol le corps agité de spasmes. Quelques minutes plus tard, Nicolas la vit bouger et tenter de se relever maladroitement. Il recula tout à fait paniqué et quitta la maison en hurlant.

- « Tu vas être content... Elle est morte. »

Il soutint le regard de son père un moment puis ce dernier détourna la tête.

- « Tu sais, je...

- Ne dis rien, nous devons partir. »

Il se leva, une larme coula le long de sa joue. Il l'essuya d'un geste rageur, étalant la crasse qu'il avait sur le visage. Son père le regarda. Il remarqua ses vêtements maculés de terre et de sang séché. Les accrocs sur ses manches et au pantalon. Il ne vit pas de suite ce que son fils tenait dans les mains lorsqu'il se rapprocha de lui.

- « Tu as fait ton service militaire, dit Nicolas en lui tendant l'objet, j'espère que tu sais te servir de ce genre de truc car je n'y arrive pas.

- Mais où t'as trouvé ça, dit son père en prenant le fusil, hein ? Putain, c'est quoi tout ce bordel ?

- Je l'ai trouvé sur un flic. Un flic mort. Parce que dehors tout le monde est mort. Tout ce qui vit est soit déjà

mort, soit condamné à l'être. Y'avait des cartouches aussi dans ses poches. Et dans mon sac y'a un autre truc que j'ai trouvé sur le corps d'un môme de quinze ans pas plus. Les poches pleines de drogue et d'argent. Tout ça lui a pas servi à grand chose.

- C'est quoi ce bordel ? Un gosse de quinze ans avec une arme... C'est du délire, Nicolas... Du pur délire ! »

Néanmoins, il était de notoriété publique que des armes de guerre lourdes se trouvaient sur le territoire Français. Nombre de cambriolages et braquages de bijouteries ou de banques se pratiquaient à l'arme automatique et au lance roquette. Les politiciens minimisaient le problème pour ne pas effrayer les honnêtes gens. Il aurait fallu être bien bête pour penser qu'il ne s'agissait que de quelques rares cas isolés. Dans les sous-sols des cités HLM où ni les pompiers et encore moins la police ne pouvait aller, il existait de véritable armureries clandestines.

Chaque saisie d'arme faisait l'objet d'une propagande journalistique éhontée. A ses yeux tout cela n'était que manipulation politique. « Dormez tranquille braves gens, la police et l'état veillent sur vous ». Peut-être les choses étaient elles différentes après tout. Si toutes ces saisies ne représentaient qu'une faible partie d'un iceberg mafieux, il semblait évident que les stocks clandestins se trouvaient fortement garnis au début de l'épidémie.

- « Peu importe, dit l'homme balayant d'un geste ses pensées, racontes moi ce qui s'est passé plutôt.

- Au début, quelques personnes sont tombées malades, elles vomissaient du sang. On a fini par apprendre que ces symptômes étaient également observés partout dans le monde. Puis ça s'est généralisé. On a dit que cela se propageait à cause des manifestations. En Europe où ailleurs la crise, les politiques d'austérité ou encore le fanatisme religieux poussaient les gens à sortir dans la rue. De fait, de plus en plus de gens sont tombés malades. Les hôpitaux ont vite été débordés. C'était la panique partout. Chacun cherchait à sauver sa peau. L'armée est intervenue mais eux aussi comptaient des malades dans leurs rangs. C'était pas le plus grave, les gens, enfin certains, ne mouraient pas.

- Comment ça ? Ils guérissaient ?

- Non, non... Ils mouraient mais finissaient par se... relever.

- Des morts vivants ? Comme dans les séries télé ?

- Oui, mais... Pas exactement. Je... Tu... Enfin, tu verras dehors. Il faut qu'on parte d'ici, Papa, sérieux !

- Ok, ok... »

Devant l'air paniqué de son fils, l'homme prit la décision d'entrer dans son jeu. Après tout, son gamin était revenu, c'était là l'essentiel. Il savait la propension des médias à manipuler les plus jeunes et cette histoire de zombies, c'était énorme !

Il prit le tube noir des mains de son fils et lui dit :

- « Bon, comment elle marche ta pétoire là. Parce que j'ai fait l'armée à la fin des années 80 et je démontais des Famas et des MAS 36... Pas ce genre de truc... »

Il se leva péniblement de sa chaise et se mit à chercher ses lunettes pour voir de plus près ce qu'il avait entre les mains. Il les trouva sous le désordre de son établi. Jamais il n'avait réussi à accommoder sa vue aux verres progressifs et se trouvait donc nanti de deux paires de lunettes. Il observa l'arme longuement après s'être assis.

C'était un fusil à pompe, noir comme la nuit, avec des munitions semblables à des cartouches de chasse. Il chercha la sécurité, le mécanisme d'éjection de la douille, tenta de comprendre ce curieux système d'armement. Lorsqu'il fut satisfait, il le tendit à son fils.

- « Ok, ça, c'est bon. Maintenant passes-moi le sac avec ton autre truc s'il te plaît.

- Tiens papa. »

Il ouvrit le sac et s'exclama :

- « Oh putain ! Tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère là ! »

Il extirpa du sac de sport un fusil-mitrailleur AK47. Il en avait vu tellement souvent à la télé aux mains des

fanatiques de tous poils et dans les films Américains qu'il ne pouvait manquer de le reconnaître.

- « Paraît que c'est fiable, mais ce machin-là je peux t'assurer que c'est pas un jouet. Merde, c'est rudement lourd. T'as trouvé ça sur le gosse tu m'as dit ?

- Oui, vrai... Avec les chargeurs et tout...

- Putain, Nicolas, mais c'est une arme de guerre. Faire le con avec un pistolet à eau c'est déjà limite, mais là putain ! Sérieux quoi !

- Faut croire que si, papa et faut s'estimer heureux qu'on vive pas à Marseille.

- Oui, mais bon, ça rassure pas. Si toi t'as trouvé ça, ils ont quoi ceux qui sont encore en vie et qui ont accès aux stocks, bordel, hein, ils ont quoi ?

- Ben lance-roquette et grenades, je pense...

- Mais on n'est pas en Amérique, c'est juste... C'est juste qu'on est en France, ici... C'est...

- Papa, si on survit on refera le monde, mais faut se tailler d'ici. S'il te plait, tu sais le faire marcher ? »

Un instant interdit, cherchant s'il devait insister ou se taire, l'homme regarda son fils. Il n'avait rien à ajouter de pertinent, il se concentra donc sur le maniement de l'arme. Un fusil est un fusil. Il faut pouvoir mettre les munitions dans un endroit, verrouiller le tir, gérer la cadence et faire feu. C'est pas plus compliqué que ça.

- « Tu sais si un berger Arabe s'en sert, je crois pouvoir m'en servir aussi.

- Papa, tu crois que c'est le moment ?
- T'as raison, c'était nul... »

Il reprit l'examen de l'arme, inséra un chargeur et manipula le fusil jusqu'à ce qu'il semble parfaitement assuré de son maniement. Il régla la hausse afin d'obtenir une visée plus sûre et rendit l'arme à son fils.

- « Bon, c'est pas un Famas, mais je crois avoir compris comment ça fonctionne.

- D'accord, alors on peut y aller ?

- Je suppose. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi c'est aussi urgent.

- Je te l'ai dit, le monde dehors c'est... l'enfer... Maintenant que je sais que tu es vivant, je veux que tu vienne avec moi, je veux pas te laisser crever de faim ou d'autre chose ici, tout seul.

- Mais j'ai toujours été tout seul, je suis infirme, je marche mal et tu veux me traîner avec toi ? Réfléchis, Nicolas, regarde moi...

- Tu es infirme mais tu es vivant. J'ai plus que toi maintenant... Alors je t'emmène. Avant que maman ne parte, nous avons vécu des bonnes années ensemble. Tu avais des idées, tu connaissais beaucoup de choses. Tu savais ce qu'était la nature... Moi, après, je suis toujours resté en ville. Tu vois, je me souviens de toi et moi mais je ne me souviens pas de ce que tu essayais de m'apprendre... Et aujourd'hui j'en ai besoin. Pour tenter de sauver ma peau. On ne s'est pas revu depuis des années, mais saches que je n'y suis pour rien... C'est... la vie...

- Mais tu vas me traîner dehors, je ne vais pas te sauver mais te mettre en danger...

- Papa, avant, tu savais trouver en toi les ressources pour faire des choses, la maladie t'a rendu aigri, triste. C'est pour ça que je ne voulais plus venir ici. Tu vivais replié sur toi même, dans...»

Il montra d'un geste le décor sordide de la pièce avant de terminer sa phrase :

- « ... enfin ça... Tu ne disais pas trois mots, tu restais le nez collé devant ta télé et je m'emmerdais.

- Mais, la douleur, les médicaments, j'ai tellement bouffé de morphine que je ne faisais plus la différence entre mes cauchemars et la réalité, je n'ai rien vu de cette maladie qui transforme les gens en morts vivants, rien, je...

- Oui, oui, oui, je sais tout ça mais... Je sais aussi que tu es capable d'autres choses. Que tu as besoin, peut être, de ce qui se passe dehors, pour vivre à nouveau. Je te pousserai, te tirerai, te traînerai s'il le faut, mais nous irons ensemble. Pour tout ce qu'on a raté toi et moi... Tu parlais de solidarité, des trucs que tu avais fait pour les autres pour le téléthon ou les restos du coeur... Tu as fait quoi pour toi ?

- Je suis resté en vie. Ça aurait été facile de... tu sais, un cachet de plus et puis... bye bye... Mais je suis resté en vie.

- Et pourquoi ? »

La réponse était sous ses yeux : son fils était un peu plus grand que lui, au jugé près de cinq centimètres ce qui faisait dans les un mètre quatre-vingt. Sec mais musclé, il était plutôt bel homme. Il avait la même allure que lui au même âge.

- « Pour... toi... »

Le silence se fit.

Une larme coula sur sa joue. Il ramassa un chiffon douteux sur son établi et s'essuya le visage puis se leva en s'appuyant sur sa canne.

Il n'avait décidément plus vingt ans.

Il ramassa un sac à dos accroché à son fauteuil roulant qu'il remplit avec des boîtes de médicament ainsi que quelques effets personnels. Il hésita plusieurs fois avant de s'embarasser de quelques outils. Etre prévoyant est une chose, s'encombrer en est une autre. Il soupesait son sac à dos à chaque fois qu'il y déposait un objet. Lorsqu'il atteint ce qui lui sembla être le poids maximum, il se tourna vers son fils en lui disant :

- « Je veux bien partir avec toi, mais on irait où au juste ?

- Vers le Sud, du côté de Toulouse. De toute façon, il faut quitter les grandes villes, la banlieue. Les zones très peuplées sont devenues des repaires pour les bandes de

pillards et les revenants. Les zombies si tu préfères, bien qu'ils soient très différents de ce que l'on imagine.

- Vers Toulouse ? Mais c'est super loin, je sais pas exactement où c'est mais c'est pas à côté. Et tu comptes y aller à pieds ?

- Tant que nous ne serons pas sorti de la région Parisienne, oui. En voiture on a aucune chance. C'est bruyant et nous serons dépendants du ravitaillement en essence. Le bruit les attire comme le miel attire les mouches. Aussi, à pieds nous aurons toujours la possibilité de nous planquer et de pouvoir trouver facilement ce dont nous aurons besoin : nourriture et abri.

- Ok, si tu n'as pas de destination plus précise que «vers Toulouse», nous allons patienter ici encore quelques temps...

- Mais... Papa...

- Non, pas de discussion. Je suis ici depuis plusieurs semaines et il ne m'est rien d'arrivé d'anormal, à part ta venue. Tu comptes sur moi, ok, mais c'est maintenant à ma manière. On va se structurer, s'équiper et ensuite nous partirons. On ne va pas « *vers Toulouse* » à pieds sans un minimum d'organisation. »

Et l'homme saisit un carnet sur lequel il pris quelques notes. Il déchira l'une des pages et la tendit à son fils. Ce dernier lut les instructions que son père avait inscrit, et muni de son sac à dos, quitta la pièce. De son côté, l'homme prit le fusil à pompe et commença à préparer un holster qui lui permettrait de dégainer l'arme rapidement mais surtout de pouvoir la porter sans que cela ne le gêne.

Sur la ceinture, il cousu aussi de quoi loger quelques munitions. Cette tâche ne lui pris pas plus de deux heures.

Son fils revint chargé de deux sacs à dos de grande taille, plus pratiques que le bagage dans lequel il transportait ses affaires de sport. Il avait également des cartes Michelin et certains ustensiles que son père conservait à la cave.

- « P'pa ? J'ai trouvé tout ce que tu avais demandé. Ca n'a pas servi depuis quand ?

- Oh ! Ça fait quelques paires d'années. Mais ce sera plus pratique d'avoir ces sacs à dos que des poches en bandoulière. Tu as trouvé les cartes aussi ? Même si elles sont périmées, cela nous permettra toujours de nous repérer. Parfait. J'ai fabriqué ça, regardes...

- Super ! Tu fais ça depuis longtemps ? C'est génial !

- Ben des trucs pour armes à feu, c'est une première. J'avais fabriqué un holster pour un gamin une fois, pour qu'il fasse le cow-boy, mais c'est tout. Je faisais plutôt dans le sac à main, tu vois...

- C'est cool en tous cas.

- Merci. Bon, tu vas charger le grand sac à dos avec les objets les plus lourds et tu me laisseras le petit avec la bouffe et les munitions. Prends de quoi écrire aussi, là, sur l'établi. Briquets, allumettes, jumelles et boussoles, nous devons en trouver rapidement en chemin. On va faire sans au début mais il faut y penser. Je vais prendre avec moi ce fusil à pompe. J'ai déjà tiré il y a fort longtemps, contrairement à toi. Tu garderas la mitrailleuse, le nombre

de balles étant plus important, cela augmentera tes chances de toucher ta cible. Nous partons demain matin. Je fais chauffer une boîte et au lit.

- Ok papa. »

Ne pas avoir d'électricité n'était pas un problème, l'homme disposait d'un appareil à gaz sur lequel il posait directement ses boîtes de conserves afin de les faire chauffer. Lorsque le courant fut coupé, il pensa tout d'abord à une panne générale. Encore les mecs de l'EDF qui faisaient grève pour garder leur droit à l'électricité moins chère, comme d'habitude, pensa t'il.

Voilà bien longtemps qu'il disposait d'un petit appareil dans son atelier. Lorsqu'il désirait un café, il y faisait bouillir son eau sans aller à la cuisine. Il n'aimait pas la saveur du café des machines électriques. C'était toujours *cuit* avec un goût de caramel brûlé qui ne lui convenait pas.

Depuis la pénurie d'électricité, il y faisait cuire ses conserves, sans se poser de question, comptant sur le retour de son aide ménagère pour rétablir la situation.

Ils mangèrent sans dire un mot, perdus dans leurs pensées. Chacun jetant un coup d'oeil à l'autre, comme s'il allait parler mais retournant à son assiette sans avoir trouvé quoi dire. Ils partirent se coucher chacun dans son coin, Nicolas dormant sur le canapé.